Ami du Clergé du 8 avril 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XVII. *Dim. dans l'octave de l'Ascension* (Fête de Ste Jeanne d'Arc) : De par le Roy du ciel ! 97.

Causeries sur la Messe. — XXXIII. Ite, Missa est, 99.

Plans d'instructions sur le Credo. — X. Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, 101.

Retraite de Communions solennelles. — 3e *Instruction* : Dieu, 103 ; — 4e *Instruction* : La grâce, 104.

DOMINICALES LITURGIQUES

XVII

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

(Fête de Sainte Jeanne d'Arc)

DE PAR LE ROY DU CIEL !

Mes frères,

Nous commémorons, en ce jour, de glorieuses libérations. Libération de l'humanité par notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ. Libération de la France au XVe siècle par une envoyée de Dieu, Ste Jeanne d'Arc. Libération toute récente de la Patrie française. Que votre action de grâces monte, ardente, vers Jésus dont le Cœur a tant aimé les hommes, vers le Christ qui aime les Francs !

I. — *Le Christ Jésus libérateur*

Vous qui avez subi le joug de l'occupant et ses rigueurs, vous qui avez gémi dans les prisons ou les camps, vous savez la joie de la délivrance, l'ivresse de la liberté : Enfin libre ! Les chaînes et les « barbelés » qui tombent, les lourdes portes des cachots qui s'ouvrent, la lumière et la joie de vivre retrouvées ! Vous laissiez derrière vous la tristesse, l'angoisse, la faim, le froid, parmi des horreurs sans nom... Cette captivité douloureuse n'est plus qu'un souvenir. Vous bénissez vos libérateurs.

Dans le monde des âmes, il est une prison, une captivité, une tristesse, une faim, une langueur, une horreur plus lamentables, plus périlleuses que toutes les misères des camps, celle dont Ste Jeanne d'Arc qui fut captive, elle aussi, disait : « J'aimerais mieux mourir que de faire un péché. » En effet, le péché donne la mort à l'âme qui est en nous image divine, fille de Dieu par la grâce ; et cette mort spirituelle risque de devenir une mort éternelle, dans l'horreur sans pareille de l'enfer. Dieu, dans son amour infini, vous a délivrés de vos péchés par la croix. Sa lumière a dissipé les ténèbres, son amour a apaisé vos souffrances, son Pain de vie immortel a rassasié votre faim. Pâques a été pour vos âmes qui ne peuvent vivre sans Dieu la grande libération. « Dieu est pour nous le Dieu des délivrances » (Ps. LXVII). *Alleluia*.

Mais la grande œuvre n'aura son achèvement que le jour où le Libérateur divin vous entraînera à sa suite dans le royaume de gloire, le ciel, où il entre triomphant. C'est le sens profond de cette belle fête d'Ascension où la liturgie nous montre Jésus « emmenant avec lui les captifs, comme sa conquête » (Ps. LXVII).

L'hymne splendide « *Salutis humanæ Sator* » chante Jésus, Auteur du Salut, qui nous libère de la tristesse : *voluptas cordium*, délices des cœurs, — des ténèbres, — *casta lux amantium*, pure lumière des cœurs qui vous aiment, — de nos péchés : *nostra fers crimina* — de nos chaînes : *vinctis catenas detrahis*, — de la mort : *a morte nos tollis*. Vainqueur il prend place à la droite du Père, partageant sa puissance. Là, il nous appelle. Il est à la fois, dans notre riche liturgie, le guide, le sentier et le but de notre ascension : *dux ad astra, et semita et meta*, — la joie qui paie les efforts de la montée et la douce récompense. Surabondance divine ! C'est donc en sa compagnie très aimante que se fait notre ascension. Ne soyons pas surpris si l'Eglise nous fait demander à Dieu la grâce « d'habiter nous-mêmes, en esprit, les demeures célestes. » Là où est notre trésor, là aussi est notre cœur.

Pour chanter ces merveilles de la grâce, il ne faut pas moins que le cœur d'un prêtre inspiré, écho de la poésie sainte, qui, contemplant le ciel des étoiles, y voit la limpide image du ciel des saints :

> Une vivante étoile avec ferveur palpite
> Tel un cœur, par l'amour consumé chastement.

et qui, dès ce monde :

> O Beauté sans déclin, Bonté toujours égale,
> Avant leur dernier souffle ont fini leurs combats !

« *Quæ sursum sunt sapite, ubi Christus est in dextera Dei sedens, non quæ super terram.* (Col., III, 2).

II. — *Jeanne la libératrice*

C'est dans la lumière du Christ triomphant qu'apparaît à vos âmes, m. f., la pure et glorieuse figure de Ste Jeanne d'Arc. L'introït de la messe est un chant d'enthousiaste reconnaissance, le chant de Moïse à la suite des miracles étonnants dont Israël, à la sortie d'Egypte, — avait été l'heureux bénéficiaire. « *Cantemus Domino*. Chantons le Seigneur, car il s'est élevé sublime... Ma force et ma mélodie, c'est le Seigneur qui s'est fait mon salut ; il est mon Dieu et je dirai sa gloire » (Ex., XV).

L'oraison vous enseigne le mystère de cette vie héroïque, proposée comme modèle et bouclier à la nation française et à l'Eglise même : « O Dieu, qui avez suscité Ste Jeanne d'Arc pour défendre en même temps la foi et la patrie, faites que votre Eglise triomphe des embûches de l'ennemi et jouisse d'une perpétuelle paix ! »

Jeanne, Seigneur, c'est votre œuvre splendide. Vous avez été son maître plein d'amour, sa force dans les combats, le modèle qu'elle a imité jusque sur la croix. D'avoir donné à la France une telle preuve d'un amour particulièrement vigilant, d'avoir enrichi notre histoire nationale de ces pages où le miracle est écrit des doigts du Dieu vivant, nous ne sommes pas, nous ne serons jamais assez reconnaissants au « Roi du ciel » ! Qu'en ce jour, du moins, le « *Cantemus Domino !* » vibre au fond de nos cœurs et résonne sous les voûtes de notre église !

1° *Jésus est son maître*. — L'enfant de Domremy, née en ce beau jour de l'Epiphanie où les « rois » viennent adorer Celui qui seul fait les rois et de qui tous relèvent, eut l'enfance calme et pieuse des fil-

lettes de chez nous. De sa mère qui fut sa seule éducatrice, elle apprit les prières usuelles du chrétien et l'amour de Notre-Dame qu'elle visitait en sa chapelle de Bermont. L'image de la Vierge tenant son fils dans ses bras la ravissait. En son église paroissiale elle priait devant les statues de S. Michel, de S. Remy, de Ste Catherine, de Ste Marguerite : elle portait des fleurs à ses saintes. C'était une piété franche, simple, sans élans extraordinaires, la préparation providentielle dans une jeune fille saine et robuste de celle que Dieu destinait à la vocation de libératrice de la France et qui allait montrer, dans une étonnante carrière, les qualités les plus positives de sang-froid, de prudence, de détermination, sans un mysticisme suspect, possédée toute par l'amour de Dieu, de « Dieu premier servi ».

Mais cette fille des champs, robuste de corps, est aussi une chrétienne de foi solide et profonde à qui, pour contenter son cœur, il ne faut pas moins que le Dieu tout entier du catholicisme, Dieu dans toute sa gloire avec sa Mère, avec ses anges et ses saints, Dieu le roi tout-puissant... qui est bien capable, s'il le veut — et qui pourrait s'y opposer ? — de ressusciter la France malheureuse, épuisée par la guerre, l'occupation et les divisions, la France qui doute, sans chef... A Domremy, comme à Reims, on chante à l'église :

> Ayez pitié de chrétienté,
> Beau Sire Dieu,
> Tant en France qu'en autres lieux !

1425. Jeanne a 13 ans. Un jour d'été, vers midi, à l'Angelus, l'enfant a son annonciation. Soudain, venant du côté de l'église, une grande clarté paraît et une voix lui dit : « Jeannette, je viens de Dieu pour t'aider à te bien conduire. Sois bonne et Dieu t'aidera. » La voix reprend : « Sois honnête et pieuse, fréquente l'église et tu pourras compter sur sa protection. » La voix est impérieuse, mais douce et Jeanne croit que c'est la voix de Dieu qui l'appelle au rang de ses épouses. Aussitôt, à genoux, elle consacre à Dieu sa virginité. Un autre jour, des apparitions d'une splendeur et d'une majesté surhumaines viennent la visiter aux champs. Jeanne sut par la suite que c'était l'archange S. Michel, le gardien de la France, « *cui Christus fata patriæ pandit* » : il était environné d'un grand nombre d'anges dans une éclatante lumière. Rien de suspect en cela, rien qui ressemble à une hallucination.

S. Michel n'apparaît qu'au début pour annoncer à Jeanne qu'elle a été choisie et qu'elle doit suivre ses « voix ». L'archange révéla donc à Jeanne que Dieu avait *grande pitié du royaume de France ;* qu'il fallait qu'elle allât au secours du dauphin ; qu'elle ferait lever le siège d'Orléans et qu'elle rétablirait Charles sur le trône de ses pères. L'enfant fondit en larmes. Comment cela pouvait-il se faire ? Elle n'était qu'une pauvre fille qui ne savait ni chevaucher ni faire la guerre. Mais l'envoyé de Dieu lui donna des instructions précises : elle devait croire ses saintes et leur obéir ; c'était l'ordre et la volonté de Dieu. Jeanne se renseigna sur la situation en France, eut quelques doutes, mais « l'archange lui enseigna et montra tant de choses qu'enfin elle crut fermement que c'était lui. » Telles sont ses propres paroles au procès. Remarquez, en passant, le silence étrange des juges de Rouen qui ne cherchèrent pas à savoir quelles étaient ces preuves convaincantes, qui risquaient de démolir leur cruel et stupide échafaudage...

Apparemment, rien n'était changé dans la vie de Jeanne sinon qu'elle « parlait à Dieu » longuement, filialement. Les voix lui faisaient confiance : ces voix l'appelaient : « *fille de Dieu* ». O saint baptême !

— Fille de Dieu, il faut que tu quittes ton village et que tu ailles en France... Prends ton étendard de par le Roi du ciel, prends-le hardiment et Dieu t'aidera.

— Fille de Dieu, lui dit l'archange lui-même, tu conduiras le dauphin à Reims pour le sacre. Fille de Dieu, tu iras vers le capitaine de Baudricourt, à Vaucouleurs, afin qu'il te donne des gens pour te conduire auprès du gentil dauphin.

Les voix triomphent. Jeanne, remplie de l'Esprit-Saint, est armée pour sa mission. Si Dieu est avec elle — elle en a la certitude — qui pourra y mettre obstacle ? Jésus a formé « le cœur viril » de la vierge pendant quatre années de prière, de visites à la maison de Dieu, de messes et de communions ferventes.

2° *Jésus est sa force.* — Jeanne a 17 ans, 1429. Commence alors le miracle public, l'aventure stupéfiante et divine que les histoires envient à l'histoire de la France. Pourquoi certains veulent-ils nier l'évidence? Sans doute, est-ce l'effet d'une vieille rancune à l'égard de S. Michel? Jeanne a haute conscience de sa mission « Je ne crains point les gens de guerre : j'ai mon chemin tout aplani. Messire Dieu saura bien me frayer la route pour aller à messire le dauphin. C'est pour cela que je suis née. » — « Va hardiment ! » lui répètent ses saintes.

— Messire ? Qui est Messire ? lui demande Baudricourt.

— « Le Roi du ciel ».

— « Il faut qu'avant le carême je sois auprès du roi ; et j'y serai, dussè-je user mes jambes jusqu'aux genoux. C'est la volonté du Seigneur. »

Elle agit « *en nom Dieu* ». A Chinon, elle dit au dauphin : « Je suis envoyée de la part de Dieu. Vous mande par moi le Roi des cieux que vous serez sacré et couronné à Reims et serez lieutenant du Roi des cieux qui est roi de France. »

Comme elle a reçu l'ordre de prendre l'étendard du Roi des cieux, à Tours elle fait exécuter un étendard. Il porte à l'avers sur champ de lys d'or le Roy du ciel en majesté ayant pour siège l'arc-en-ciel, tenant d'une main le globe du monde, de l'autre bénissant ; devant lui, à droite et à gauche, les archanges Michel et Gabriel agenouillés lui présentent des fleurs de lys. La devise de Jeanne : *Jhesus-Maria* est inscrite en lettres d'or sur la rude étoffe. Au revers, un écu : une colombe d'argent, sur champ d'azur, tenant dans son bec une banderolle où on lit : *De par le Roy du Ciel*. Elle veut aussi avoir une bannière représentant Jésus crucifié, et un fanion où figure l'Annonciation, une Vierge recevant de l'archange le lys de la France et de la chasteté.

Son étendard, elle l'aime quarante fois plus que son épée, l'épée de Notre-Dame-de-Fierbois. En nom Dieu, elle s'élance au combat. « En nom Dieu, il les faut combattre. S'ils étaient pendus aux nues, nous les aurions ! » David a raison de Goliath. En neuf jours, devant Orléans, une jeune fille de 17 ans renverse la situation militaire, politique et morale. La confiance renaît. Les occupants se sentent des intrus en pays de France. Les « occupés » prennent conscience de leur force et de leur droit. Le peuple acclame Jeanne, la nomme : « l'Ange du Seigneur ».

La Libératrice renvoie tout à Dieu et, cinq cents ans avant Foch, rend gloire à Dieu de sa victoire. « *Non nobis, sed Nomini tuo da gloriam !* »

Voici ses principes : « Quand je suis contrariée, je me retire à l'écart et je prie Dieu. Si, ma prière achevée, j'entends : Va, fille de Dieu, je serai ton aide, va ! j'ai grande joie. » — « Que les prêtres et gens d'Eglise fassent processions et prières à Dieu ! » — « Ne craignez point. L'heure est favorable quand il plaît à Dieu et il est à propos de besogner quand Dieu le veut. Besognons et Dieu besognera. » — « Ayez bon courage, Messire a condamné les Anglais. » — « En nom Dieu, entrez hardiment dans l'ennemi ! » — « Par mon martin (bâton) ! répète-t-elle, je vous dis que je conduirai le gentil roi Charles à Reims sans destourbier (broncher) et le ferai couronner. »

Il en fut ainsi. A la voix de Jeanne, la France a repris confiance en sa cause qui est celle de Dieu, celle de la justice éternelle. Elle « s'est aidée elle-même » et Dieu l'a aidée.

3° *Jésus en croix, modèle de Jeanne.* — Jeanne doit gravir les dernières stations du Chemin de la Croix. Sa sainteté ne sera pas fondée sur ses éclatantes victoires, mais sur son amour de Dieu, amour héroïque jusqu'au don total d'elle-même devenue hostie avec l'Hostie qui tant de fois l'a nourrie et conduite à la victoire. Ses voix continuent de la guider.

— « Jeanne, tu seras prise avant la Saint-Jean. Il faut qu'il en soit ainsi fait. Ne t'étonne point. Prends tout en gré. Dieu t'aidera ! »

— « Mes voix me disent : Réponds hardiment. Fais bon visage. Dieu t'aidera ! »

— « Je réclame à Notre-Seigneur et à Notre-Dame qu'ils m'envoient conseil et réconfort ; et ils me l'envoient. »

— « Jeanne la Pucelle, fille de Dieu, ne te chaille pas de ton martyre ; tu t'en viendras enfin au Royaume de Paradis. »

— « J'aime Dieu, je le sers, je suis bonne chrétienne. Je voudrais aider et soutenir l'Eglise de tout mon pouvoir. Je l'adore de tout mon cœur. »

Vous savez la passion de sa captivité, l'iniquité de son procès, le calvaire de son martyre et comment la jeune héroïne de 19 ans, gloire de notre petite patrie et de notre grande France, honneur de l'humanité chrétienne : « *Tu gloria Jerusalem !* », épouse du Christ par la virginité et les souffrances, rendit son âme très pure dans un baiser au crucifix et l'invocation du nom béni de Jésus. Le feu le plus ardent n'était pas celui qui consuma son corps, mais le feu d'amour pour Dieu et pour la France allumé près de l'autel de Domremy ! le feu de l'Amour éternel !

* *

Le passé est gage de l'avenir. La nation française privilégiée d'une histoire où le divin se mêle à l'humain n'a pas cessé d'étonner le monde par de prodigieux et providentiels redressements. Le temps de l' « occupation » n'est pas loin où, dans des cercles officiels, on représentait la France comme un mince rejeton poussant sur un tronc d'arbre abattu... Le vieil arbre millénaire était vivant : il subissait un triste hiver ; la sève chrétienne et française n'allait pas tarder à produire des frondaisons nouvelles et des fruits plus beaux que jamais. La vocation de la France est d'être dans le monde porte-lumière, porte-Evangile.

O sainte Jeanne d'Arc, Patronne de notre France, inspire notre courage et arme nos bras pour le combat ! Fais de nous des militants hardis « en nom Dieu » ! Demande au Roy du ciel et à la Reine du ciel, Reine de France aussi, de nous protéger ! Reviens vers nous avec S. Michel et Ste Thérèse, à l'âme conquérante, pour « chasser l'étranger du royaume ». L'esprit d'incrédulité et de révolte ne règnera pas sur nous, mais le Prince de la Paix, Jésus, notre seul Maître et Sauveur bien-aimé ! Ainsi, par ton secours, s'accomplira cette libération des âmes que nous demandons instamment chaque jour : « *Pater noster qui es in cœlis... libera nos a malo ! Amen.* »

CAUSERIES SUR LA MESSE

XXXIII

ITE, MISSA EST

Mes frères,

Même à notre époque de laisser-aller et de sans-gêne, il est encore d'usage de ne jamais terminer une réunion publique sans une invitation officielle à la foule de se retirer. — Il en était de même dans l'antiquité. Mais l'expression classique était l'acclamation que vous connaissez bien : « *Ite, missa est* » qui signifie littéralement : « allez, c'est le renvoi ! » « Missa » en effet ne signifie pas « messe », comme on le croit communément ; c'est une expression de basse latinité pour *missio* qui signifie envoi. Par ces mots le président disait, en somme, à la foule : « Vous pouvez vous retirer ; l'assemblée est congédiée ».

Or, le sacrifice eucharistique n'est pas une prière privée que chacun commence à sa guise et termine quand bon lui semble. C'est l'*assemblée* eucharistique, la *réunion* de toute la famille, de toute la communauté chrétienne sous la présidence du « célébrant ». Elle est « ouverte » par lui ; elle est « levée » à son signal.

D'où l'emploi de la formule profane, à la fin de notre messe : « Allez, c'est le renvoi ! » Jadis ce signal était donné par l'archidiacre sur l'ordre de l'évêque-célébrant, après la postcommunion qui terminait le service eucharistique. Aujourd'hui, après cette même prière, le prêtre se retourne vers vous, vous salue une dernière fois et officiellement congédie l'assemblée. Il le fait d'un ton joyeux en remerciement des grâces abondantes reçues par le saint sacrifice. Et c'est aussi d'un cœur vibrant de joie — pour le même motif — que vous lancez votre remerciement très court, mais très vif : « *Deo gratias* : Merci, mon Dieu. »

Vous comprenez dès lors quelle incorrection, quelle impolitesse vis-à-vis de Dieu, du président et de l'assemblée liturgique elle-même, commet le fidèle qui déserte l'église avant le congé officiel.

I. — *Sens de l'expression*

« *Ite, missa est* » : singulière fortune de ce petit mot ! A l'origine il est simplement le point final à la cérémonie liturgique et voilà que bien vite il désigne toute la cérémonie elle-même. Les fidèles de Rome ne disent plus la fraction du pain, le repas du Seigneur, pour désigner l'assemblée eucharistique,

mais : la messe « missa ». Il faut supposer que ce salut final leur plaisait beaucoup pour les frapper à ce point, et croire que les chrétiens occidentaux de toutes les époques, y compris ceux de la première Eglise, à la différence de leurs frères d'Orient, ont toujours trouvé trop long les offices liturgiques...

Mais trêve de plaisanterie ! Cherchons plutôt ensemble la signification plénière de ce congé solennel.

Inutile de vous dire que la formule de l'Eglise n'a rien de commun avec le « Ouf ! Enfin, c'est fini ! la corvée hebdomadaire est terminée ! » du chrétien médiocre, docile pour une fois à la voix de son pasteur et qui déjà depuis les ablutions s'efforce de rassembler son sac, ses gants, son parapluie, pour répondre sur-le-champ à l'invitation du célébrant.

Mais disons bien vite aussi, qu'avec la formule liturgique du « renvoi » nous sommes loin de ces prières qu'on trouve dans des livres modernes de dévotion où l'on exprime avec des soupirs le désir de rester à tout jamais aux pieds des autels. L'Eglise parle un langage tout différent, un langage viril : — « *Ite, missa est* : — Allez-vous-en ! » Cette assemblée si nombreuse, si belle, de tous les fils et filles de Dieu qui vient de réaliser, il y a quelques minutes à peine, son unité parfaite dans la communion, eh bien ! moi, votre Mère la Sainte Eglise du Christ, je n'ai pas peur de la dissoudre ! Allez ! Que chacun de vous retourne maintenant à son labeur et à ses préoccupations ! Alors l'Eglise voudrait-elle nous dire : « Vous avez accompli vos pratiques religieuses ; vos devoirs de piété envers Dieu sont terminés ! Maintenant, fermez ce compartiment ! Reprenez votre liberté ! Retournez à vos occupations profanes » ?

Certes, non. Jamais l'Eglise ne pourra admettre une cloison étanche entre les pratiques religieuses et la vie de chaque jour. Jamais elle n'admettra qu'on puisse endosser sa religion avec son pardessus chaque dimanche matin et la remiser, dès le lundi, elle aussi, dans la garde-robe jusqu'au dimanche suivant.

Elle sait, en effet, que notre vie humaine toute entière vient de Dieu et par conséquent appartient à Dieu. Parmi les diverses activités de l'homme, elle reconnaît que certaines sont privilégiées (activités spirituelles). Mais elle maintient cependant que toutes ont une valeur divine aux yeux de Dieu à la condition d'être sanctifiées. Ne dit-elle pas, au Canon de la messe, à Dieu le Père : « C'est par ton Fils Jésus-Christ que tu bénis, sanctifies et vivifies tous ces biens », faisant allusion à nos offrandes qui représentent notre travail et notre vie. Et précisément voilà pourquoi, à l'aurore d'une nouvelle semaine, nous sommes venus au Christ.

Moi qui ai participé à la messe, je dois quitter l'église plus chrétien. Me voici devenu vraiment un autre Christ. « *Christianus alter Christus* » disaient mes frères les premiers chrétiens ; c'est vrai : me voici donc investi de la mission (missa = missio) d'être joyeusement dans le monde, durant la semaine qui vient, un autre Christ.

II. — *Ce renvoi, c'est donc aussi un envoi*

« Tu peux y aller » me dit le Christ : « Je t'envoie et je reste avec toi, bien mieux, en toi. » Fais de ta semaine une *messe continuée* en union avec celles qu'offrent constamment le Pape, les évêques, les prêtres sur toute la surface du globe. Redeviens une mère de famille, un patron, un fonctionnaire, un employé, un ouvrier, mais transformé par moi, qui continuera sa messe à la cuisine, au bureau, à l'usine, à la boutique. Généreusement tu *offriras* en union avec moi à Dieu le Père, au cours de chacune de tes journées, toutes tes actions même les plus banales. Tes fatigues et tes peines tu les as déjà présentées à l'avance à l'Offertoire de ta messe dominicale avec tes travaux journaliers, c'est très bien. Mais cette offrande anticipée, cet élan de générosité amorcé à l'autel de la messe dominicale, il s'agit maintenant de les réaliser effectivement durant toute ta semaine en union avec mon offrande continuelle sur tous les autels du monde.

Tu as communié à mon Corps et à mon Sang, à ta messe dominicale, c'est très bien, mais communie aussi maintenant, durant cette nouvelle semaine, à toute ma volonté.

Tu te plains de ne pas avoir assez de temps pour faire ton *action de grâces* après la messe ? Ne t'inquiète pas ! Ta meilleure action de grâces, le merci qui me plaît le plus, c'est celui que tu exprimeras non pas par des paroles souvent trompeuses, mais par des actes toujours véridiques, en accomplissant ton devoir d'état, chaque jour, en chrétien.

« *Ite, missa est* » : c'est aussi, m. f., l'*envoi de tous les fils de Dieu dans les divines moissons du Frère Aîné*. Allez, vous dit le Christ, ma messe ne sera pas achevée tant qu'il restera un corps affamé, une âme meurtrie, un cœur blessé, un visage fermé, tant que Dieu ne sera pas tout en tous.

Allez donc, comme le prêtre après sa communion, ce Dieu que vous avez reçu, distribuez-le autour de vous, dans votre paroisse. *Ite, missa est* : allez, rien n'est fini tout commence ; après l'action liturgique c'est maintenant l'heure de l'action catholique.

Ite, missa est ? Mais, cette parole liturgique ne serait-elle pas finalement le simple écho de la parole évangélique adressée à tous les chrétiens : « Vous êtes la lumière du monde, le sel de la terre, le levain de l'humanité. » On n'allume pas la lampe pour la mettre sous le boisseau ; le sel n'est pas fait pour rester dans la salière. Le chrétien qui entend « l'*Ite, missa est* » c'est le levain qu'on jette dans la pâte.

* *

S. Luc nous raconte que les apôtres, après la dernière bénédiction du Christ les quittant définitivement pour remonter au ciel, retournèrent à Jérusalem, non pas les yeux pleins de larmes, mais le cœur plein de joie. — Etrange, direz-vous. Non. Ils s'abandonnent librement à la joie parce que, fortifiés par les quelques moments d'intimité qu'ils ont pu vivre avec le Ressuscité, fortifiés aussi par l'assurance de sa Présence continuelle en eux et par la promesse de son Esprit, ils vont maintenant pouvoir porter témoignage et conquérir le monde au mystère de la Croix, unissant leurs prières, leurs travaux et leurs souffrances au sacrifice de Jésus-Christ.

C'est aussi avec le cœur plein de joie et pour les mêmes motifs que le chrétien doit retourner chez lui. Sans la messe dominicale, sa vie ne serait ni commencée, ni achevée. Elle serait stérile. Mais, grâce à la messe dominicale, sa vie est une messe. Commencée ici-bas, elle s'achèvera dans l'éternité. Au soir de sa vie, sa dernière parole sera pour dire : « C'est fini, ma messe est dite. *Ite, missa est.* » Et au ciel, bien vite, il pourra répondre éternellement : « Merci, mon Dieu. *Deo gratias.* » *Amen.*

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

X

JE CROIS EN DIEU, LE PÈRE TOUT-PUISSANT

Nous sommes loin d'avoir dit tout ce que la venue de Jésus a apporté à l'idée de Dieu, dans le monde. Voilà le principal : révélation de la vie intérieure de Dieu : mystère de la Trinité !

Sens de « Père tout-puissant ». — Il ne s'agit pas de la paternité de Dieu envers nous, comme quand nous disons : « Notre Père, qui êtes aux cieux. » — Cela est magnifique, mais non entièrement nouveau. Dans l'A. T., Dieu est Père aussi. Dans les religions païennes, également. Exemple : Jupiter, Dieu des païens de Rome, veut dire : Dieu-Père (Jovis = Diaous, Dieu des Aryens, d'où nous avons fait : Dieu, — la terminaison *Piter*, signifie *Pater*, on l'appelait communément *Op'imus, Maximus)*.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, signifie quelque chose d'entièrement nouveau, révélé par Jésus : Dieu est Père, Fils, Saint-Esprit.

On dira 1° — Comment les Pères ont exposé ce dogme. — 2° Comment ils en ont affirmé le mystère. — 3° Comment ils l'ont prouvé.

I. — *Exposés du dogme de la Trinité*

Presque tous les Pères — et le « presque » est même de trop — ont traité de la Sainte Trinité. Embarras du choix. Voici S. Ambroise :

« Il y a une substance indistincte de l'incompréhensible, ineffable et distincte Trinité. Nous professons en effet la distinction du Père et du Fils et du Saint-Esprit, mais non leur confusion ; leur distinction mais non leur séparation ; leur distinction mais non leur pluralité. En ce mystère divin et admirable, nous professons qu'à jamais demeure le Père, à jamais le Fils, à jamais le Saint-Esprit, mais qu'il n'y a ni deux Pères, ni deux Fils, ni deux Esprits... Nous connaissons leur distinction, mais non leurs mystères ; nous ne discutons pas les réalités, nous gardons les vérités saintes » *(De fide, ad Gratianum,* en 378-379, IV, 8, 91, *P. L.,* XVI, col. 634).

Parmi les plus brillants auditeurs d'Ambroise de Milan se trouvait un professeur d'éloquence, nommé Augustin. Devenu évêque à son tour, voici comment Augustin exposait le mystère premier de la religion chrétienne. Il s'adresse à Dieu :

« Seigneur notre Dieu, nous croyons en vous Père, et Fils et Saint-Esprit. »

Puis il donne les preuves tirées de l'Ecriture, que nous citerons plus bas.

Dans un autre passage du même ouvrage, intitulé justement *De Trinitate* (entre 400 et 416), il écrit :

« La foi, en sa certitude, est un commencement de connaissance ; mais la connaissance certaine ne sera achevée qu'après la vie actuelle, lorsque « nous verrons Dieu face à face » (I Cor., XIII, 12)... En ce qui concerne la question qui nous occupe, croyons que le Père et le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, créateur et gouverneur de tout l'univers créé ; et que ni le Père n'est Fils ou Saint-Esprit, ni le Saint-Esprit n'est Père ou Fils, mais qu'il y a une Trinité de personnes opposées par leurs relations entre elles en même temps qu'unité d'essence égale aux trois. Mais cela même cherchons à le comprendre, en implorant le secours de celui-là même que nous voulons comprendre » *(De Trinitate,* IX, 1, *P. L.,* XLII, col. 961).

La dernière phrase de cet exposé est remarquable. Retenons-la : nous croyons, nous adorons, mais nous cherchons à comprendre, et pour cela comptons non sur la simple raison, mais sur l'idée de Dieu même.

Retenons aussi la proposition d'Augustin : « La foi est un commencement de connaissance : *Certa... fides utcumque inchoat cognitionem.* »

Maintenant, des Pères grecs. Athanase :

« De même que jamais le Père ne sera le Fils, ainsi jamais le Fils ne sera le Père. Et de même que le Père ne cessera jamais d'être Père, ainsi le Fils ne cessera jamais d'être Fils. A moins donc d'être dévoyé d'esprit, nul ne dira ni ne pensera que le Fils a un frère ou que le nom de grand-père puisse convenir au Père. Nulle part en effet, dans les Ecritures, l'Esprit n'a été appelé fils, en sorte qu'on ne peut le regarder comme frère. Pas davantage, il n'est dit le fils du Fils, pour que le Père ne soit pas appelé grand-père. Mais le Fils est fils du Père et l'Esprit est appelé esprit du Père, en sorte qu'il n'y a qu'une divinité et qu'une foi en la Trinité *(Quatre Epîtres à Sérapion,* entre 356 et 362, I, 16, *P. G.,* XXVI, col. 569).

Plus clairement encore qu'Athanase, le champion de la Trinité au concile de Nicée et durant toute sa vie, parle Grégoire de Nazianze, l'un des grands Cappadociens :

« Le Père est père et sans principe, car il ne vient de personne autre. Le Fils est fils, mais il n'est pas sans principe, car il vient du Père. Que si vous demandez le principe du temps, il est aussi, lui, sans principe, car celui qui a fait tous les temps n'est point soumis au temps. Quant au Saint-Esprit, il est vraiment esprit, procédant du Père non par mode de filiation, ni par génération, mais par procession — un mot qu'il faut bien inventer en raison de sa clarté.

Mais le Père ne cesse pas d'être inengendré, parce qu'il a engendré, ni le Fils d'être engendré parce qu'il vient de l'inengendré. Comment en serait-il autrement ? Ni l'Esprit à son tour ne se mue en Père ou en Fils, parce qu'il a procédé et parce qu'il est Dieu, bien qu'il y ait des impies pour le prétendre. La propriété de chaque personne est immuable, comment serait-elle propriété si elle pouvait changer ? » (Discours, N° 39, 12, *P. G.,* XXXVI, col. 348).

Citations qui suffisent. Toutes les autres parlent de même.

Tous reconnaissent que ce mystère dépasse l'intelligence humaine.

II. — *Comment les Pères ont affirmé le mystère de la vérité dans la Trinité*

Nous avons entendu Augustin déclarer qu'on ne *saurait* pleinement que dans l'autre vie, Ambroise dire : « Nous gardons le mystère. » Mais certains Pères ont insisté sur l'impénétrabilité de ce grand mystère. Voici S. Ephrem, vers 363 :

« Confesse l'existence du Père, mais ne le confesse pas compréhensible. De même, crois au Fils, mais crois-tu que tu pourras le pénétrer ? Sois sûr qu'il y a l'Esprit-Saint, mais ne t'imagine pas que tu pourras le comprendre. Crois qu'il ne font qu'un sans douter qu'ils soient trois... Ils n'ont en effet qu'une volonté par leur accord, ils ne se confondent point dans l'union ; il y a là un ordre magnifique... Ils sont unis, non confondus ; distincts, non séparés... Réfugie-toi dans le silence, pauvre créature ! » *(Adversus scrutatores,* sermo 2, Bibliothèque syrienne d'Assemani, III, col. 194).

Cela était dit dans un lointain pays d'Orient, mais bien avant, à Lyon, S. Irénée avait dit de même :

« Si quelqu'un nous dit : « Comment le Fils a-t-il été proféré par le Père ? Nous lui répondrons que cette prolation, ou génération, ou expression ou manifesta-

tion ou de quelque nom qu'on appelle cette procession ineffable, nul ne la connaît, ni Valentin, ni Marcion, ni Saturnin [hérétiques gnostiques du temps], ni Basilide, ni les anges, ni les archanges, ni les principautés, ni les puissances, mais uniquement le Père qui a engendré et le Fils qui est né du Père. Cette génération étant ineffable, ce sont donc des insensés ceux qui essaient de nous la raconter et nous promettent d'exposer l'ineffable » *(Adversus hæreses,* II, 28, 6, *P. G.*, VII, col. 808).

Pourquoi cette impénétrabilité ? Parce qu'il s'agit de Dieu. C'est l'Infini. Il ne peut être embrassé par un esprit fini comme le nôtre.

C'est ce que proclame entre autres S. Hilaire de Poitiers :

« Tout ce que je dis du Père, je le pense plus que je ne puis l'exprimer. Je n'ignore pas en effet que tout discours est impuissant à dire ce qu'il est. On doit le penser invisible, incompréhensible, éternel. D'autre part nous disons qu'il est en lui-même et de lui-même et qu'il est par soi, qu'il est invisible et incompréhensible et immortel. En tout cela, nous avons l'honneur de la foi, nous avons la signification de notre conviction et une certaine traduction de notre pensée, mais par nature le discours succombe devant le fait, et les paroles ne peuvent exprimer la réalité telle qu'elle est. ...La science parfaite est de savoir qu'on ne peut ni ignorer Dieu ni le définir. Il faut croire, comprendre, adorer et chanter sa gloire par notre culte » *(De Trinitate,* entre 356 et 359, II, 7, *P. L.*, X, col. 56).

Mais si l'on ne peut dire ce qu'est la Trinité, dans son fond divin, pourquoi y croit-on ?

Parce que les Saintes Ecritures l'affirment. Dans l'A. T., la Trinité est esquissée, mais pleinement révélée dans le Nouveau. Du moment que Jésus-Christ est vraiment *Fils de Dieu*, c'est que Dieu est *Père*. Et comme il y a aussi un *Esprit-Saint*, également Dieu, notre foi embrasse la trinité des personnes dans l'unité de la substance divine.

III. — *Comment les Pères ont prouvé la Trinité*

Expliquant, comme nous le faisons, le symbole, aux catéchumènes, en l'an 348 — il y a exactement 1600 ans, — Cyrille de Jérusalem, parle ainsi :

« Le Père donne au Fils et le Fils communique à l'Esprit-Saint. C'est Jésus qui nous l'apprend quand il dit : « Tout m'a été livré par mon Père » (Mt., XI, 27), et quand il dit de l'Esprit-Saint : « Lorsque cet Esprit sera venu... il me glorifiera, parce qu'il recevra ce qui est à moi et vous l'annoncera » (Jo., XVI, 14-15). Donc le Père donne par le Fils avec l'Esprit-Saint toutes choses. Il n'y a pas des dons du Père et d'autres du Fils et d'autres de l'Esprit-Saint ; il n'y a qu'un salut, qu'une puissance, qu'une foi. Un seul Dieu, le Père, un seul Seigneur, son Fils unique ; un seul Esprit-Saint, le Paraclet. Et il nous suffit de savoir cela... » *(Catéchèses,* XVI, 24, *P. G.*, XXXIII, col. 952).

Nous avons déjà cité S. Augustin affirmant la Sainte Trinité, mais voici comment, dans le même passage, qui est sous forme d'invocation, il le prouve :

« Seigneur notre Dieu, nous croyons en vous, Père, et Fils et Saint-Esprit. La vérité n'aurait pas dit : « Allez, baptisez tous les peuples au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, si vous n'étiez Trinité ! Et vous ne nous ordonneriez pas, Seigneur Dieu, de nous faire baptiser au nom de celui qui ne serait pas le Seigneur notre Dieu. Pas davantage, il ne serait dit, dans une parole divine : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est un Dieu unique » (Deut., VI, 4), si vous n'étiez Trinité de telle sorte que vous êtes aussi un Seigneur Dieu unique. Et si vous étiez vous-même Dieu le Père et en même temps Fils, votre Verbe, le Christ Jésus, et votre don, l'Esprit-Saint, nous ne lirions pas dans les lettres de vérité : « Dieu a envoyé son Fils » (Gal., IV, 4 et Jo., III, 17). Pas davantage, vous, ô Fils unique, vous ne diriez de l'Esprit-Saint : « Celui que le Père vous enverra en mon nom » (Jo., XIV, 26) et encore : « Celui que je vous enverrai de la part du Père » (Jo., XV, 26).

Ces quelques textes ne sont qu'une part infime de ce que les Pères ont dit de la Sainte Trinité. Ceux qui savent l'histoire n'ignorent pas que, durant des siècles, le dogme de la Trinité a été étudié, discuté, affirmé, contesté, prouvé, défini, solidement établi dans la foi chrétienne. Les gens du peuple eux-mêmes, à Alexandrie, à Antioche, à Constantinople, à Carthage, en Cappadoce, dans toute la catholicité prenaient part aux discussions ardentes sur cette question. Dans les marchés et les foires, dans les réunions publiques de toute nature, chez les simples chrétiens comme chez les moines, qui commençaient à peupler les déserts, les esprits étaient presque constamment fixés sur ce point. On était pour ou contre. L'hérésie arienne prenait mille formes. Il y avait des partis politiques, des persécutions, des martyrs de la foi en la Trinité.

Quand les barbares envahirent l'Occident, la plupart étaient ariens, c'est-à-dire n'admettaient pas la Sainte Trinité. Ce fut l'un des drames du temps que leur conversion progressive, en dépit de leurs victoires, à la foi catholique, qui était cependant la foi des vaincus, mais qui avait pour elle l'évidence de la révélation scripturaire et de la tradition patristique.

* *

Conclusion. — Au début du v^{e} siècle, pour prémunir la Gaule submergée de barbares, contre l'hérésie arienne, S. Césaire d'Arles, le plus grand évêque du temps, répandit un Symbole de foi détaillé, qui est appelé *Symbole d'Athanase*, mais qui est probablement né en Gaule, et peut-être à Lérins, où Césaire avait reçu sa formation première. Voici le début de ce texte célèbre :

« La foi catholique consiste en ceci, que nous vénérons *un seul Dieu dans la Trinité* et *la Trinité dans l'unité ;* sans confondre les personnes et sans diviser la substance. En effet, autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit, mais du Père et du Fils et du Saint-Esprit unique est la divinité, égale la gloire et coéternelle, la majesté. »

Déjà le génie gaulois était celui de la clarté. Le Symbole se poursuit longuement et minutieusement. Rien n'est laissé dans l'ombre des aspects du dogme de la Trinité. On apprit ainsi à affirmer sa foi en face des barbares ariens. Finalement ceux-ci furent conquis, assimilés, convertis. Il n'y eut plus qu'une foi dans le pays, la foi catholique. Il est vrai que la conquête de toute la Gaule par les Francs, qui étaient, avec Clovis, passés directement du paganisme à la religion catholique, sans passer par l'arianisme, y aida puissamment, d'où la gloire qui fut attachée à la conversion et au baptême de Clovis à Reims en 496, un peu avant la date où S. Césaire d'Arles commença à propager son Symbole.

Tel est, sommairement l'histoire du dogme de la Trinité, base de la foi catholique. Il reste à en déterminer le sens profond. Objet de la prochaine instruction.

RETRAITE DE COMMUNIONS SOLENNELLES

3e Instruction

DIEU

Idée générale. — Plus loin, nous aborderons la grâce et les rapports qu'elle comporte entre l'homme et Dieu. Ici, présentons Dieu comme le maître, à qui nous devons obéissance et soumission ; un maître qu'il est bon et noble de servir : « *Cui servire regnare est* ». Notre siècle souffle d'un étrange esprit d'indépendance ; à la racine de l'indifférence religieuse il y a cette méconnaissance des droits souverains de Dieu.

Le sentiment à faire naître sera une obéissance éclairée, compréhensive, bienfaisante ; et d'une façon générale l'amour de l'ordre, l'esprit de discipline, l'esprit d'équipe, tout ce qui vous met en mesure de réaliser le plan de Dieu.

* *

Questions à poser. — Un livre, un outil, une maison se sont-ils faits tout seuls ? — Le monde exige-t-il un créateur ? — Ce créateur comment l'appelons-nous ? — Que pouvons-nous savoir de Dieu par notre seule raison ? — Que savons-nous de Dieu par l'enseignement de N.-S. Jésus-Christ ? — Dieu s'occupe-t-il de ses créatures ? — Où est-il ? — Que voit-il ? etc.

* *

Exposé. — La première manière de découvrir Dieu, c'est de remonter des choses existantes vers leur origine, comme le cours d'un fleuve jusqu'à la source ; argument traditionnel, déjà invoqué par S. Paul (Rom., I, 20), repris par le catéchisme.

Prouver ainsi, non seulement l'existence de Dieu, mais en découvrir à l'enfant quelques-unes de ses perfections : spiritualité et éternité ; seul un être spirituel peut préexister à la matière, seul un être éternel peut exister sans demander à un autre de lui donner l'être. On a montré précédemment les richesses de l'homme, on s'en servira puisque l'homme est à l'image de Dieu (Gen., I, 26) pour découvrir les qualités divines : l'intelligence humaine n'est à l'intelligence de Dieu qu'un rayon de lumière en face du soleil, et la prodigieuse variété des activités humaines ne donne qu'une pâle idée de la puissance de Dieu.

Parler de la Providence ce sera l'occasion, sans sortir des données de la raison de parler de la bonté de Dieu ; la création nous a déjà montré les attentions divines, rien n'empêche de parler ici des précisions apportées par l'Evangile touchant cette sollicitude de Dieu pour ses créatures.

Entrons plus avant encore, et ce sera le mystère de la Sainte Trinité à moins — et c'est possible — de réserver le sujet pour l'instruction suivante : sur la grâce.

Ainsi Dieu nous est découvert, le Dieu invisible mais dont la présence et l'activité se révèlent à chaque instant à l'esprit réfléchi. Ici, on fera appel aux connaissances de l'enfant en matière de cosmographie ; invoquer aussi l'histoire ; le monde n'est pas sorti du hasard, il n'est pas le jouet d'une aveugle fatalité, il est conduit sagement vers une fin. Dieu préside à ses destinées, et l'homme serait fou de se mettre en travers du plan divin. (Y revenir à propos du péché.) Le bonheur, la grandeur de l'homme se rencontrent dans l'obéissance et la soumission au souverain maître de toutes choses.

* *

La Sainte Ecriture. — « Cœli enarrant gloriam Dei » (Ps. XVIII, 1), « invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur » (Rom., I, 20). Discours de S. Paul à Athènes « Deus qui fecit mundum... in ipso vivimus, movemur, et sumus » (Actes, XVII, 23-28). Sur la Providence « ne solliciti sitis... scit enim pater vester quia his omnibus indigetis » (Mt., VI, 25-32). « Capilli capitis vestri omnes numerati sunt » (Luc, XII, 7), « capillus de capite vestro non peribit » (Luc, XXI, 18), « Pater amat vos... » (Jo., XVI, 27). « Deum nemo vidit unquam : unigenitus filius, qui est in sinu patris, ipse enarravit » (Jo., I, 18).

* *

Pour l'avenir. — Le culte de Dieu. Nous avons parlé de l'épanouissement, de l'idéal auxquels doit tendre l'homme conscient des richesses de sa nature ; mais si l'égoïsme, l'ambition et l'orgueil inspiraient seuls cette recherche, si l'homme — et la tendance n'est que trop accusée aujourd'hui — poursuivait sa propre exaltation comme une fin en soi, l'œuvre si belle qu'elle soit serait manquée et mutilée. Si la religion elle-même — et c'est possible, hélas ! — devenait pour l'homme un moyen, un élément de culture et d'élévation morale, sans lien avec la gloire de Dieu à procurer, ce serait une lamentable aberration... Donner aux enfants une juste idée de la religion.

Dom C. Marmion l'a magnifiquement résumée dans une parole empruntée à S. Paul (Rom., VI, 10) et dans laquelle il résume la vie de Jésus : « *vivit Deo* ». Cet épanouissement, il faut que, sous l'influence des vertus théologales, il soit voulu, réalisé, non pour l'homme mais pour Dieu ; que la foi projette sa lumière sur les jugements et les actions, sur les hommes et sur les événements ; qu'en dehors des mesquines espérances qui excitent et soutiennent notre activité, la grande espérance de la grâce et de la gloire nous aide et nous pousse en avant ; et qu'au lieu de l'égoïsme le ressort secret de notre vie soit la charité : amour de Dieu et du prochain. Mettre le sceau à cette belle œuvre en la pénétrant encore de prières ; en venant chaque dimanche en union avec le Christ-prêtre, mêler sa vie à celle de toute l'Eglise, de tous les justes, à la vie et au sacrifice de Jésus lui-même ; il ne restera plus qu'à réaliser, par les mains du Souverain Prêtre, l'offrande de toute sa vie à Dieu : « *Per ipsum et cum ipso, et in ipso est tibi Deo Patri...* ».

Il conviendrait (si ce n'est pas trop long) de parler des idoles modernes. Rappeler les fautes du peuple hébreu et les terribles châtiments de Dieu. Aujourd'hui on n'adore (peut-être) plus des statues de pierre ou de bois, mais adorer « c'est reconnaître comme souverain maître », et n'est-il pas vrai que l'argent, la gloire et le plaisir, entre autres, sont les idoles modernes qui inspirent et commandent, pour certains, toute la vie ? S. Paul l'avait dit : « *Quorum Deus venter est* » (Phil., III, 19). Terminer par la magnifique parole de S. Augustin illustrant la question du catéchisme : « Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? » — « Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te ! »